

LES NOUVEAUX MINISTRES FRANÇAIS.

M. E. Ollivier, qui devient ministre de la justice et des cultes, est né le 2 juillet 1825. En 1847 il fut reçu avocat et se fit en peu de temps une brillante position. En 1848 il fut nommé commissaire extraordinaire de la République à Marseille. Il fut élu député en 1858 et en 1863 à Paris; en 1869 il ne fut pas réélu à Paris, mais il fut choisi pour le département du Var. Il a déserté des rangs de l'opposition constitutionnelle, et on peut le dire, c'est à lui que revient la gloire d'avoir transformé l'empire autoritaire en empire constitutionnel et parlementaire. Maintenant attendons pour le voir à l'œuvre.

M. Buffet, qui devient ministre des finances, est né le 26 octobre 1816. Il fut avocat. Député en 1848, il devint ministre en 1849 et fut jusqu'à la veille du coup d'Etat. Il se tient alors à l'écart et en 1863 il fut réélu député.

M. Chevandier de Valdrôme, qui devient ministre de l'intérieur, est né le 17 août 1810. Élu député en 1859, dans toute les législatures il a toujours été réélu. En 1869, sur 30,976 votants, il a obtenu 28,096 voix. Il s'est occupé beaucoup de grandes affaires d'agriculture. C'est un des administrateurs du chemin de fer de l'Est.

Le comte Napoléon Daru, qui devient ministre des affaires étrangères, est né à Paris en 1807: il est fils de l'historien de Venise, intendant général de la grande armée en Russie, et fils de Napoléon et de Joséphine; élevé au lycée Louis-le-Grand, puis à l'école polytechnique en 1825, il est entré dans l'artillerie et a servi en Algérie; arrivé au grade de capitaine, il donna sa démission en 1847.

Dès 1839, il devint pair de France par droit d'hérédité. En 1848 il fut nommé représentant à la Constituante et à la Législative pour la Manche. Vice-Président de cette dernière assemblée, il protesta, en cette qualité, à la réunion du 10ème arrondissement, contre le coup d'Etat et fut incarcéré quelques jours à Vincennes.

Aux dernières élections, il a rencontré, de la part de l'administration, la résistance la plus violente, mais il en triompha. En 1860 il fut nommé membre de l'Académie des sciences morales et politiques, et officier de la légion d'honneur.

Il a publié une sorte de commentaire de la loi de 1842: *Des Chemins de Fer*.

M. Charles Louvet, qui devient ministre des travaux publics, est né en 1806. Après avoir fait son droit il fonda une maison de banque; il s'est toujours occupé d'affaires: il est député depuis 1848.

M. Maurice Richard, qui devient ministre des beaux arts, est né en 1822, et fut élu député en 1869.

M. Segris, qui devient ministre de l'instruction publique, est né en 1811 et est avocat et député pour Maine et Loire depuis 1863.

M. le marquis de Talhouet, qui devient ministre de l'agriculture et du commerce, est né en 1819.

En 1841, auditeur de seconde classe au conseil d'Etat, il passe à la première classe en 1846.

En 1848, il fut élu le troisième des représentants de la Sarthe à l'assemblée législative. Il protesta à la mairie du 10ème arrondissement, contre le coup d'Etat, et fut incarcéré plusieurs jours à Vincennes.

Candidat agréable et agréé au Corps Législatif, il représente la circonscription de la Flèche depuis 1852.

Il a rempli, pendant plusieurs sessions, les fonctions de secrétaire élu du Corps Législatif.

Il est officier de la légion d'honneur, maire de Lude, conseiller général de la Sarthe pour le Lude.

Conservent leurs portefeuilles qu'ils avaient dans l'ancien cabinet; à la guerre, le général Leboeuf; à la marine, l'amiral Rigault de Genouilly. Sous le ministère ancien, au ministère des beaux arts était joint celui de la maison de l'Empereur. Sous le ministère nouveau, ils ont été séparés et le maréchal Vaillant devient tout simplement ministre de la maison de l'Empereur. Cette place n'est plus rétribuée par l'Etat. Le maréchal Vaillant sera payé sur la cassette de l'Empereur.

Montréal, 8 février, 1870.

A MM. les Rédacteurs de "L'Opinion Publique,"

Messieurs,

J'ai reçu, il y a déjà quelque temps, une lettre de mon ami le général Riel, commandant-en-chef de toutes les forces de terre et de mer de la Confédération du Nord-Ouest et autres lieux. Cette lettre, quoique écrite à la hâte, ne portant pas même date, pourra, peut-être, faire plaisir à vos nombreux lecteurs. On y verra des détails bien intéressants.

J'ai l'honneur d'être,

Votre très obéissant serviteur,

SIMÉON SÉRIEX.

DÉPARTEMENT DE LA GUERRE ET DE LA MARINE
DE LA PUISSANCE DU NORD-OUEST.

Mon bon Ami.

Des hommes intéressés, et des journaux soudoyés par mes ennemis, ne cessent de proclamer que je joue un rôle de traitre et que mon but, en prenant les armes, était d'obtenir un poste de ministre à Ottawa, à l'exemple de l'Honorable Joseph Howe. Cette comparaison est souverainement injuste à mon égard. Le célèbre Néo-Ecossais, qu'a-t-il fait? A-t-il risqué sa vie, sa fortune, son avenir? Non. Il s'est contenté de faire des discours, des voyages en Angleterre aux frais de ses dupes, des diners somptueux à Londres, d'écrire des pamphlets contre le Canada et son gouvernement; mais à la vue de ces deux magnétiseurs, vrais Grecs *dona ferentes*, Sir John A. et Sir George, il a baissé pavillon (si toutefois il en avait jamais arboré) s'est amolli, a accepté les termes que ces messieurs ont trouvé bon de lui proposer; il s'est tu. Enfin on l'a casé. Voilà ce que c'est d'avoir de l'audace, encore de l'audace et toujours de l'audace.

Quant à moi, j'ai risqué autre chose, je suis jeune: de plus, je suis étudiant en droit. J'avais donc une belle carrière devant moi. Mais à la vue de ces Proconsuls Canadiens, de ces rapaces satrapes que le gouvernement d'Ottawa envoyait ici pour s'emparer de nos immenses trésors et de nos fertiles vallons, sans nous consulter, j'ai cru que je me devais avant tout à mon pays. Je fis appel aux sentiments patriotiques de toute la nation, et de suite il y eut sur pied cent mille hommes prêts à marcher contre nos envahisseurs. Il fallait frapper vite, comme disait Napoléon. Aussitôt l'arrivée de Son Excellence le Gouverneur McDougall à Pembina, accompagné des Honorables Provencher, Dennis et Richard, je leur

fis dire de ne pas avancer plus loin, c'est-à-dire de rester sur le territoire américain. L'ennemi n'obéit pas à mes injonctions, le résultat fut une bataille dans laquelle il n'y eut pas de blessés, pas même de tués, mais le butin que je fis était immense, le voici.

Tout le bagage de Son Excellence, comprenant ce qui suit.

10. Une guillotine perfectionnée, des chaînes et des menottes en quantité innombrable, faites du fer des mines exploitées par M. Médéric Lanctot, sur la montagne de Montréal.

20. Trois cents fouets à neuf queues, ayant des nœuds durs comme de l'acier. Les anglais appellent cette espèce de fouet *Cat-o-nine tails* et les Russes, *Knout*.

30. Un beau volume contenant toutes les recettes les plus en vogue à Ottawa, Chicago, New-York et Pembina, pour faire des *Gin-cocktails*, *Sherry-Cobblers*, etc., compilé par le *bar-keeper* de la Chambre Législative d'Ottawa, annoté, publié, imprimé et à vendre par l'Honorable Malcolm Cameron, Professeur et Représentant de la Tempérance à la Législature de la Puissance du Canada.

40. Copie des instructions, conseils et avis donnés par l'immortel Don Quichotte de la Manche à Son Excellence Sancho Pança, gouverneur de l'Isle Barataria — contenant quelques légers changements, à cause de la différence du climat, des mœurs du peuple, etc., du Nord-Ouest.

50. Recueil des ukases ou ordonnances de quelques souverains des Russies promulguées en faveur de la Pologne. Dans une de ces ordonnances on lit: *Et toujours sur par des sentiments de paternelle affection envers nos fidèles sujets Polonais, Nous (Alexandre II), avons ukasé et ukasons ce qui suit: Tout Polonais qui parlera la langue de son pays ou en pratiquera la religion, ne recevra que cent coups de knout impérial, après quoi il sera conduit en Sibérie pour y travailler à nos mines durant notre bon plaisir.*

En marge, vis-à-vis de cette partie de l'ordonnance de l'empereur de toutes les Russies, j'ai remarqué les mots: *Son Excellence le gouverneur McDougall ne donnera ou ne fera donner que cinquante coups de fouet à neuf queues (cat-o-nine-tails), à tout sujet qu'il croira mal intentionné envers le gouvernement de la Puissance du Canada, après quoi il lui mettra ou fera mettre des menottes et l'expédiera à notre adresse à Ottawa. Comme il pourra se trouver beaucoup de mépris insoumis et récalcitrants, nous pourrions les employer aux travaux du chemin de fer Intercolonial. . . . En hiver, quand ce chemin aura été construit, ces vigoureux gailards pourront être échelonnés tout le long du parcours de cette magnifique voie ferrée, pour déterrer de la neige les chars et les passagers, si par hasard il y en avait. Ce sera une œuvre philanthropique qui les égalera aux célèbres moines du Mont St. Bernard.*

60. Six bouteilles de gin, six d'eau-de-vie, trois de *old-rye*, avec un jambon.

La malle de l'honorable M. Provencher, ne contenant qu'un habit à queue, et l'édition complète des *Œuvres Spiritistes* de Henri Lacroix, écrivain, de Montréal, Imprimée par le *Courrier du Canada*.

Nous n'avons trouvé, dans le porte-manteau de l'honorable procureur-général Richard, qu'une robe d'avocat, quatre cravates presque blanches, une perruque à la Louis XIV, la Loi de Banqueroute du Canada de M. Abbott, la Loi pour la protection des bêtes, avec un recueil des décisions et arrêts de la cour du Recorder de Montréal.

Le galant colonel Dennis n'avait dans sa valise qu'un habit rouge, un éperon, un pistolet et six cartouches.

Voilà les dépouilles opimes dont nous sommes revenus chargés. Notre aumônier militaire a fait un fidèle inventaire de cet immense butin. Il a gardé pour lui tous les livres, afin d'en faire une bibliothèque nationale ou cabinet de lecture.

Quant aux boissons et provisions de bouche, je voulais d'abord les partager avec mes soldats, mais je craignais l'exemple de l'illustre Cathaginois Annibal. Je ne voulais pas que mon armée se laissât amollir aux délices de Capoue. J'ai donc envoyé ces effets chez moi, c'est-à-dire à mon camp. La perruque, les cravates et la robe de l'honorable Richards, nous les avons portées en triomphe à notre illustre président, Son Excellence l'honorable J. B. Brousse; il pourra s'en servir dans les grandes cérémonies et réceptions des ambassadeurs, princes et hauts dignitaires de l'Etat. Mon premier aide-de-camp, le comte de Winnipeg, a eu pour sa part du butin, l'habit rouge, les armes et munitions de guerre du colonel Dennis.

En retour de tous ces effets, nous avons remis à nos ennemis douze livres de *Pemican*, fait par Lady Brousse elle-même: ces messieurs l'ont trouvé excellent.

J'espère que le colonel Audet a abandonné son projet d'envahir notre pays à la tête des chasseurs canadiens. S'ils viennent, ils auront à se mesurer avec des soldats tels qu'il ne s'en trouve guères ailleurs: les *scalpeurs du nord*, tous des hommes de sept pieds, armés de faux, de couteaux de chasse et de haches où tomahawks, et montés sur les plus gros et les beaux buffles qu'il soit possible de trouver dans nos contrées. Ce régiment s'exerce jour et nuit, et à sa tête le célèbre *Naba-ca* qui a fait la guerre du Mexique et a scalpé à lui seul dix mille Français. Il ne serait pas très commode dans cette froide région, d'être dépouillé de cet ornement capillaire et une fois que vos braves chasseurs auront subi cette opération, je veux dire le scalpage, je puis assurer qu'on pourra toujours les distinguer de mon éloquent ami, le député de Terrebonne.

Tâchez de voir les directeurs du *Nouveau Monde* et du *Pays*, priez les de nous continuer leur puissant concours: notre gouvernement n'oubliera pas le bien qu'ils nous ont fait: nous leur enverrons nos annonces et nos *jobs* et probablement autre chose, car, vous n'ignorez pas que chaque gouvernement se réserve un certain montant d'argent dit pour services secrets. Nos maîtres en révolution, Cavour & Bismarck, le premier afin de chasser de leurs trônes tous les princes Italiens et de donner la liberté aux sujets du Pape, et le ministre Prussien pour démembrer l'Autriche, ne se sont-ils pas assurés, de cette manière, le concours de la plupart des journaux de Paris? . . . Que le *Nouveau Monde* ne s'inquiète pas de l'apparente contradiction que certains esprits pourraient lui reprocher à cause de ses sympathies à notre égard: nous ne sommes ni démagogues ni révolutionnaires à la façon de Garibaldi et consorts. D'ailleurs, ce qui serait injuste là bas, pourrait être juste ici, comme dit le célèbre Pascal: *Vérité en deça des Monts, erreur au-delà*. Et quel est le mortel qui ne se contredit pas quelque fois?

Je ne puis quitter le *Nouveau Monde* sans féliciter son rédacteur-en-chef, mon ancien et fidèle ami, de la découverte qu'il vient de faire, en compagnie de l'honorable Louis Archambault et de leur aumônier, d'un immense pays auquel il a donné le nom de "Manitawa." Je vois dans le récit qu'il a fait de son voyage d'exploration, qu'il a trouvé dans cette vaste contrée des peuplades civilisées, parlant français, des églises, des écoles, des maisons bien bâties où ils lui ont souvent servi de succulents repas, des salons munis même de pianos avec des

jeunes filles capables de faire entendre les *Cloches du Monastère*, le *Carnaval de Venise*, et même la *Cantate* composée en l'honneur de la confédération! J'étais tenu au courant de toutes les péripéties de ce voyage de découverte et j'espérais que ces hardis explorateurs pousseraient leur excursion jusqu'à nous; et pour les recevoir dignement, je gardais le jambon et le *gin* du gouverneur McDougall. Hélas! ils n'ont pas daigné nous visiter. Ce sera, sans doute, pour une autre fois.

A propos de ce magnifique pays, *Manitawa*. Veuillez vous informer si le gouvernement du Canada en a déjà pris possession; s'il doit y envoyer comme gouverneur Son Excellence l'honorable McDougall, ou quelqu'autre Honorable? Notre Président songe à l'annexer à notre territoire et je crois que nous allons y députer des commissaires pour consulter les vœux des populations avant que vous ayez le temps de vous en emparer.

J'espère, mon cher ami, que vous me pardonnerez la longueur démesurée de cette lettre, mais je tenais à vous donner un récit authentique et détaillé des événements qui font tant de bruit à l'étranger et même en Canada.

Veuillez agréer les assurances
de ma haute estime,

RIEL,

Généralissime des Forces-Ouest
terres et de mer du Nord-Ouest

A Siméon Sérieux, écrivain, Montréal.

AUX CULTIVATEURS.

NÉCESSITÉ ET PROFIT DU BÉTAIL.

Une bonne vache, et il ne faut avoir que de bonnes vaches, donne au moins en moyenne huit pintes de lait par jour, qui, à 3 sous l'une, forment un total de un chelin; or la nourriture d'une vache s'élève rarement à ce chiffre. Ajoutons encore que cette vache produit tous les ans un veau, et au besoin donne pendant l'année une certaine dose de travail qui équivaut largement aux sommes dépensées et représentées par les soins, le loyer, pour couvrir l'intérêt du prix d'achat, etc., etc. L'engrais ne coûtera donc rien.

Le bœuf doit travailler au moins pendant 250 jours de l'année; en évaluant son travail à un écu par jour, on obtient à la fin de la saison un chiffre de \$125; portons même, si on la veut, ce travail à \$100, le prix de la nourriture n'atteindra jamais ce chiffre, et le fumier sera encore obtenu gratuitement.

Pierre se trouve dans des conditions convenables pour élever de jeunes bêtes: eh bien! il se livre à cette industrie avec plus ou moins de profit, suivant qu'il donne la préférence, à telle ou telle race, qu'il entoure les élèves de soins intelligents et rationnels, qu'il ne néglige rien enfin pour atteindre le but. A l'âge de deux ans, de trois ans, ou plus tôt, il doit retirer de ses élèves une somme plus considérable que celle qui a été dépensée, et le fumier doit encore avoir été obtenu sans aucun prix de revient.

Il est bien entendu que celui qui ne veut rien apprendre, qui reste par conséquent enveloppé dans les langes de la routine, et qui ne se rend compte de rien, qui prend le premier animal venu, qui le soigne mal, qui n'en tire pas tout le parti dont il est susceptible doit nécessairement faire une mauvaise opération et perdre de l'argent; mais ces résultats se produisent dans toutes les professions possibles lorsqu'elles ne sont pas exercées d'une façon convenable; dans tous les actes de la vie il est nécessaire, pour réussir, de déployer un savoir-faire dirigé par l'intelligence et l'instruction.

Cessons donc de maintenir ces vieilles doctrines dans l'esprit de l'habitant des campagnes, et proclamons au contraire bien haut le principe de l'utilité et de l'indispensabilité du bétail dans la ferme, puisque ce bétail doit fournir de la viande, du lait, du travail, une foule d'autres produits, et des fumiers gratuitement.

LE PÈRE GROGNON.

Pie IX paraît décider à ne pas créer de cardinaux durant toute la session du Concile. L'archevêque de Paris s'est enfin acquis les sympathies du Saint-Père. Les fréquents entretiens que Mgr. Darbois a eus avec Sa Sainteté, depuis son arrivée dans la Ville Eternelle l'ont convaincu que le premier prélat de France était bien un des sincères défenseurs de la Papauté.

— Mgr. Darbois sera-t-il cardinal?

— Oui.

— Non.

— Il le sera.

— Il ne le sera pas.

Moi je vous dis qu'il le sera—à Pâques ou à la Trinité— mais plutôt à Pâques prochaines. On est très satisfait ici, en haut lieu, de la tenue pleine de modestie et de réserve de l'archevêque de Paris. Le pape aurait dit à ce propos:

— On avait fait le loup plus noir qu'il n'était.

A quoi un monsignor, qui a son franc-parler au Vatican, tout comme Mgr. de Mérode, aurait reparti:

— Oui, saint-père, mais prenez bien garde, vous, de le faire plus rouge qu'il ne vaut.

Deux dames, dont l'une est pourvue d'un énorme embonpoint et dont l'autre est efflanquée et sèche, se disputaient la prééminence dans un salon de province, et cette rivalité amenait souvent entre elles un échange de propos aigres édulcorés de banale politesse.

Un soir—et c'était, grands dieux! en présence de M. le sous-préfet—Elles avaient épuisé leur répertoire de compliments ironiques, quand la femme maigre, voulant accabler d'un seul coup son ennemie intime, ajouta:

— Enfin, madame, vous êtes véritablement la *reine des grâces*.

— Oh! madame, vous me comblez, riposta l'autre; mais, ce compte, vous seriez, non moins véritablement, la *reine des Gaules*.

On causait chez M. V. . . des rencontres qui ont lieu entre hommes de lettres et journalistes.

M. X. . . , vieux grognard d'une férocité éprouvée, prit la parole:

—Les artistes, dit-il, se battent pour rire; c'est un moyen comme un autre de se faire une réclame.

—Vous avez eu beaucoup d'affaires? demanda V. . .

—Beaucoup. . . et chaque fois l'un des deux restait sur le carreau.

—Vous vous battiez à mort?

—Oui, à mort! . . . Ma dernière rencontre eut lieu avec ce pauvre d'A. . . . Après un combat de dix minutes. . .

—Il est tombé pour ne plus se relever!

—Lui? il est aujourd'hui général.

—Alors, c'est donc vous qui avez été tué?